

Psychose et littérature : le « Double » de Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski.

« L'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais qu'il ne serait pas l'être de l'homme «s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté». » J. Lacan

Freud dans son article de 1928 « Dostoïevski et le parricide » témoigne de son admiration pour l'écrivain Dostoïevski ; il le place juste à côté de Shakespeare, de Sophocle et considère « *les frères karamazov* » comme « *le roman le plus imposant qui n'ait jamais été écrit* ». Il ne sera pas ici question de se livrer à une psychopathologie de l'auteur Dostoïevski ; comme l'écrit Freud, « l'analyse ne peut que déposer les armes devant le problème du créateur littéraire ». Si comme l'a formulé J. Lacan « *la vérité a structure de fiction* » alors nous pouvons envisager de lire, déchiffrer le roman « le double » de Dostoïevski comme un récit clinique riche, et porteur d'enseignements sur le lien singulier que tissent la folie et la création littéraire.

En 1846, âgé de 24 ans, Dostoïevski rédige son deuxième roman intitulé « Le Double ». Dans cet ouvrage, il relate l'histoire d'un petit fonctionnaire moyen du nom de Goliatkine travaillant au temps de l'époque tsariste dans un ministère de Saint- Pétersbourg. L'auteur décrit l'aliénation de fonctionnaires zélés qui évoluent dans un univers bureaucratique, fortement hiérarchisé. Dans ce roman polyphonique*, Dostoïevski, par l'intermédiaire d'un narrateur anonyme, en retrait, décalé, nous convoque à l'observation progressive de la lente dégradation psychique de son personnage qui aboutira à l'éclosion de la folie sous la forme de la construction hallucinée de son double. Au fil du roman, le « moi » du « héros » se scinde en deux personnages, en miroir, autonomes, interchangeables, constituant ce que la littérature psychiatrique appelle un phénomène d'héautoscopie.** Le noyau du délire paranoïaque s'origine dans la croyance en un complot organisé par des « ennemis anonymes » qui souhaitent l'empêcher de se marier avec Clara Olsoufiévna, fille de son bienfaiteur et supérieur hiérarchique Olsoufii Ivanovitch Berendieiev. Ainsi feraient-ils courir le bruit que Goliadkine, endetté, aurait déjà promis le mariage à son ex logeuse Caroline Ivanovna pour éponger ses frais de pension. Goliadkine pense que ses ennemis ont installé à sa place et dans sa place c'est à dire auprès de Clara Olsoufiévna Berendieiev, le beau Vladimir Siémionovitch, neveu de Filippovitch (chef de section de Goliadkine). Ce dernier recueille les faveurs de son Excellence, figure mythique qui assure le rôle du plus haut responsable de la direction du ministère. Il représente dans le roman la figure d'un Autre absolu, une sorte de « Nom du Père » inaccessible, qui surplombe, telle la statue du commandeur, l'univers psychique du « héros ».

A la lecture du roman, nous sommes immédiatement frappés par la dimension paranoïaque du personnage Goliadkine. La fiction est construite comme un récit clinique précis et exhaustif. Nous pouvons épingler tout au long de l'histoire de Goliatkine, l'ensemble des éléments cliniques pathognomoniques de la psychose paranoïaque. Mais, comme nous le verrons par la suite, le délire de persécution associe aussi de nombreux phénomènes de discordances, de dissociation de la pensée, du langage et des affects, plus proche en cela d'une symptomatologie schizophrénique. Le délire évoluera par petites touches, de façon progressive et discrète, jusqu'à envahir massivement l'univers familial du personnage.

Ainsi l'écriture subtile et complexe du scénario nécessite-t-elle une lecture attentive et

approfondie des différentes étapes afin de saisir, comprendre, comment l'auteur déplie, déploie progressivement la logique à l'œuvre dans la construction et l'éclosion de la folie de son personnage.

Emergence du doute et apparition du sentiment d'inquiétante étrangeté « Unheimlich »

Jacob Piérovitch Goliadkine est dans sa chambre. Il émerge de son sommeil avec difficulté. Immédiatement le doute l'étreint : est-il éveillé ou dort-il encore ? Ce qui se passe autour de lui, est-ce bien la réalité ou seulement la vision désordonnée des rêves de la nuit ? Petit à petit la scène du monde se re-déploie, la perception de son *heim* le rassure. Maintenant il ne doute plus, il se sent bien chez lui, rue des six boutiques à Saint Pétersbourg. Une fois hors du lit, il se précipite devant son miroir comme s'il cherchait à repérer un indice de réalité qui le confirmerait dans son identité encore vacillante : *« l'image qui s'y refléta: un visage sommeilleux, des yeux clignotants et une calvitie prononcée était à vrai dire si insignifiante en elle-même qu'elle n'avait de quoi arrêter au premier regard l'attention de personne »*. En fait, la suite du roman nous montrera un Goliadkine très attentif, faussement satisfait de lui-même, très rapidement prisonnier des regards malfaisants des petits autres qui l'entourent et le persécutent de façon subreptice. A nouveau le doute l'assaille, des préoccupations hypocondriaques se font jour; si dans cette belle image que lui reflète le miroir quelque chose venait à clocher... (Un bouton mal placé par exemple ?); puis il cherche son valet Pietrouchka (la proximité homophonique nous indique bien que Pietrouchka incarnera à certain moment du récit une autre figure possible du double); Pietrouchka devrait se trouver dans la pièce d'à côté...mais... il n'est pas là. Goliadkine a alors le champ libre, il sort un vieux portefeuille vert élimé, et dans une sorte de jouissance compulsive compte, recompte, vérifie à nouveau: sept cent cinquante roubles *« ça ferait plaisir à plus d'un se dit-il »*. Le narrateur observe son personnage se parlant à lui-même. Goliadkine cherche son valet, il le voit en compagnie d'autres gens de maison et le soupçonne de vendre n'importe qui pour un liard... il s'habille en portant une attention presque fétichiste à ses bottes et, ensuite, commande un coupé de louage blasonné pour vingt-quatre heures afin de se rendre avec beaucoup d'hésitation et de difficultés chez Berendeiev (son supérieur hiérarchique) chez qui, nous le comprendrons plus tard, il n'est pas invité. Sur le trajet Goliadkine est enjoué, rieur jusqu'au moment où il aperçoit deux de ses collègues de bureau: l'un le désigne du doigt, l'autre, lui semble-t-il, l'appelle par son nom; Goliadkine se cache en marmonnant des propos quelque peu étranges : *«...je les connais, des galopins à fouetter rien de plus...jouer à pile ou face quand ils touchent leur traitement... »*. Cette mauvaise rencontre le plonge dans le malaise. Il continue son chemin et croise alors André Filippovitch, son chef de section, son supérieur hiérarchique. A nouveau Goliadkine est troublé, le doute l'assaille: *«que dois-je faire se demande Goliadkine? Le saluer ou pas? Répondre ou non? Avouer ou non? Ou faire semblant que ce n'est pas moi mais quelqu'un d'autre? Ce n'est pas moi »* (répétition, redoublement dans le texte de la locution « ce n'est pas moi »). Goliadkine cherche à se convaincre, et tente désespérément d'annuler la réalité de ce qu'il perçoit. Goliadkine ressent alors une gêne profonde, il est arrêté dans son action: *« imbécile que j'ai été de ne pas répondre, agir avec une franchise non dénuée de noblesse, dire comme ça, il y a ceci et cela... on est aussi invité à dîner... »* (Notons l'apparition pour la première fois de la locution «ceci et cela» qui constituera la ritournelle répétitive de Goliadkine suite à l'effondrement de son assise subjective). Confronté à un malaise grandissant, Goliadkine change de direction, fait demi-tour, se rend alors chez son médecin

Christian Ivanovitch Rutenspitz car il ressent le besoin urgent de lui dire quelque chose qui l'intéressera au plus haut point.

Du doute à l'installation du sentiment de persécution

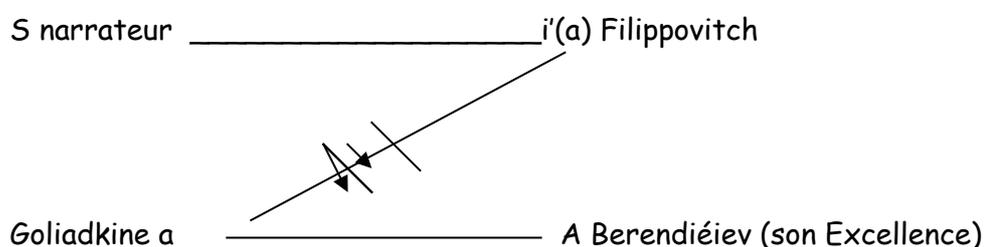
Goliadkine se confond en excuses, bégaye, cherche ses mots, puis se lève et se rassied plusieurs fois de suite. Il oscille alors entre une attitude de défi, de défiance et de grande obséquiosité. Avant qu'il n'ait réussi à lui dire quoi que ce soit, son médecin l'interrompt, et sur un ton catégorique lui demande de changer d'habitudes, de se distraire, d'aller au théâtre, de fréquenter des amis...Goliadkine tient des propos décousus et répétitifs: *«j'aime la tranquillité, je ne loge personne d'autre que mon domestique... je veux dire, Christian Ivanovitch Rutenspitz, que je vais mon chemin, mon chemin à moi, je ne dépends de personne ...je sors aussi, Christian Ivanovitch Rutenspitz...»*. Goliadkine à bout d'arguments témoigne qu'il n'est pas un expert en beau parler, mais qu'il agit (nous verrons au cours du déroulement de l'histoire de Goliadkine la place centrale que recouvre ce terme d'agir ou le « héros » oscille en permanence entre une inhibition de l'action et une fuite dans un agir désespéré pour échapper à l'irruption de la folie). Goliadkine dévoile en creux son sentiment de persécution: lui n'agit pas par en dessous. Il pourrait nuire s'il le voulait; mais il ne veut pas se salir, dans ce sens il se lave les mains (Goliadkine prend les mots pour les choses, le sujet de l'énonciation s'efface progressivement au profit d'une chaîne d'énoncés de plus en plus vide de sens). Il n'aime pas les demi-mots, il a horreur des calomnies, des racontars.... Il adresse à son médecin un regard de défi et lui pose la question: *« comment vous vengeriez-vous de votre ennemi, de votre pire ennemi ? »* La tension est alors à son comble; Goliadkine s'effondre en larmes: *« j'ai des ennemis, des méchants ennemis qui ont juré ma perte »*. Goliadkine tient alors des propos allusifs enveloppés d'un halo de persécution : *« il vaut mieux laisser ça de côté »*.... Goliadkine dit qu'il va prendre ses médicaments mais que les pharmaciens se donnent des airs, puis en vient à nommer Siemienovitch nouvellement promu dans le service, laissant poindre un sentiment de jalousie manifeste: *« qu'est-ce que ça peut me faire, et ça veut se marier alors que le lait n'a pas encore séché sur ses lèvres...»*. Goliadkine dévoile à son médecin que ses ennemis cherchent à répandre le bruit qu'il serait fiancé à une matrone allemande sale, infecte, impudente, Caroline Ivanovitch. Goliadkine prend congé de son médecin se disant: *« ce docteur est bête, bête comme une souche »*. Nous repérons que l'Autre ici n'occupe pas une place de sujet supposé savoir. Goliadkine ne lui demande rien et surtout pas de soutenir sa question. Le lieu de l'Autre semble être contaminé par une jouissance maligne qui le persécute. Rapidement Goliadkine est en proie à une grande agitation psychomotrice proche d'un état maniaque. De manière compulsive, il entre, sort de plusieurs magasins, souhaite faire des achats puis renonce, pour acheter finalement des gants et un flacon de parfum d'une valeur de un rouble et demi. Il s'arrête dans un restaurant, prend son repas et au moment de partir rencontre les deux collègues de bureau, ceux-là même qu'il avait rencontré le matin, rue de la Fonderie (cf. chapitre I). Goliadkine demande des nouvelles de Phillipovitch et se lance dans une explication pour le moins incongrue: *« il y a des gens qui n'aiment pas les chemins obliques et qui ne se masquent qu'en carnaval, il y a des gens »*. Goliadkine, très agité, demande à son cocher de le conduire chez Ousoufii Ivanovitch Berendieiev pour un dîner auquel il n'est manifestement pas convié (répétition de façon systématique du signifiant « sans façon » que Goliadkine décline de manière inappropriée). Il rencontre sur le pas de la porte Phillipovitch et Sieminovitch. Goliadkine est désemparé et répond de façon décalée que c'est de sa vie privé

qu'il s'agit et qu'il n'y a rien de répréhensible à cela... L'altercation passée, il s'effondre et ne sait plus où il en est. Plongé dans une extrême perplexité, il est dans un état « *d'indécision hagarde comme cherchant à se rappeler il ne savait quoi d'incohérent qui venait tout juste de se passer* ». Immédiatement après, Goliadkine a le sentiment d'être épié: « *on le regarde de toutes les fenêtres* ». Il est à nouveau très agité, donne des ordres et des contre ordres puis, finalement, rentre dans sa chambre pour réfléchir et démêler les problèmes qui viennent de lui arriver.

Rencontre avec la Jouissance de l'Autre et déclenchement de la psychose

Un bal est donné pour fêter le jour anniversaire de Clara Olsoufieвна Berendieiev, objet idéalisé de la passion de Goliadkine. La famille de Clara Olsoufieвна Berendieiev représente socialement pour Goliadkine ce qu'il admire, ce dont il a envie mais aussi ce dont il se sent exclu. Le narrateur pas suffisamment poète à son goût, semble fasciné par le tableau qui se dessine sous ses yeux. Il décrit avec emphase voire préciosité la magnificence des lieux, des personnes, les bons mets, le bon goût, autant de critères de distinction qui font défaut à son héros. A nouveau, le narrateur met l'accent sur le fait que ce sont des gens qui savent bien parler, font des calembours contrairement à Goliadkine qui est un homme de l'action. Emerge de ce tableau Filippovitch qui contrairement à lui sait bien parler, faire des discours : « *pas un simple conseiller d'état, il est plus haut que tout cela...* ». A. Filippovitch, (fonctionnaire comme Goliadkine, mais occupant hiérarchiquement un statut différent) constitue un support identificatoire possible pour Goliadkine dans lequel il se reconnaît dans la mesure où il fait trait d'union entre ce qu'il souhaiterait mais ne peut pas avoir ou être. Le narrateur qui semblait jusque-là avoir oublié son héros, nous montre un Goliadkine comme pétrifié, extérieur à ce qui se déroule devant ses yeux. Il n'est pas au bal mais presque au bal, il observe la scène de façon latérale. Il hésite à entrer dans la pièce, rumine en soliloquant, puis finit par se couvrir d'injures: « *espèce de nigaud, espèce de Goliadkine le bien nommé* » (en bas de page, l'auteur nous livre l'étymologie de Goliadkine : indigence, sottise). Goliadkine est alors comme propulsé à l'intérieur du bal, mû par une force qu'il ne contrôle pas et se trouve face à Clara Olsoufieвна. Il est tout à fait intéressant de noter qu'à ce moment précis de l'action le narrateur change de place, il se dédouble, prend la place de son personnage si bien qu'il devient difficile de savoir qui parle et d'où ça parle. La tension dramatique est alors à son comble. Au moment où Goliadkine est en mesure de prendre la parole, les mots lui manquent, il se trouve dans l'impossibilité d'agir; il perd toute contenance et cherche alors désespérément du regard l'assentiment de Philoppovitch mais en vain Confronté à la non réponse de celui qui lui tient lieu d'identification imaginaire i'(a), il vacille, perd son assise moïque... et s'effondre: « *il avait la sensation que le sol se dérobaît sous lui, qu'il vacillait, qu'il allait tomber* ». A ce moment précis, il entend les petits « autres » chuchoter, puis le sentiment de persécution s'amplifiant, il les entend maintenant ricaner. Goladkine, comme pour récupérer son enveloppe moïque dans une sorte de mimétisme, de faux semblant, de comme si, cherche à se conformer à l'ambiance en « *se glissant dans la peau des habits des autres* ». Totalemment désarmé, Goliadkine adresse alors un deuxième appel à l'adresse de celui qui lui a tenu lieu jusque-là de père symbolique (Berendieiev); sa parole vient alors se fracasser sur un mur de silence... l'Autre ne répond pas. La solitude de Goliadkine est alors tendue à son point d'extrémité. L'immobilité dans laquelle il est plongé contraste avec le tourbillon du bal. Au moment où Clara Olsoufieвна Berendieiev, fatiguée, s'assied sur un fauteuil, Goliadkine surgit, saisit avec maladresse sa main, tente avec gaucherie d'esquisser un pas de danse puis

trébuche... Goliadkine est alors poussé fermement vers la sortie et manque de chuter dans les escaliers. Pendant quelques instants il est hébété, hagard, comme cloué sur place, puis, pris par la nécessité de fuir ou de se fuir, il se « *jette dehors à corps perdu, n'importe où à l'air libre droit devant lui* ». Goliadkine à ce moment-là du récit est dans une très grande difficulté; il passe de la gêne à l'embarras, pour finalement rencontrer le désarroi et l'angoisse. La maison de Berendieiev est fondamentalement le lieu de L'Unheimlich. Elle constitue un véritable trou noir qui organise et polarise tous les trajets de Goliadkine. La scène du bal, motif récurrent du roman dévoile l'impossibilité pour Goliadkine de rencontrer l'Autre femme. Nous pouvons faire l'hypothèse que la scène du bal chez Berendieiev confronte Goliadkine à la rencontre avec Un-père et révèle ainsi la forclusion du Nom-du Père. Comme l'écrit J. Lacan: « pour que la psychose se déclenche il faut que le Nom-du-Père, *verworfen*, forclus, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet ...Il y suffit que cet Un-Père se situe en position tierce dans quelque relation qui ait pour base le couple imaginaire a-a', c'est-à-dire moi-objet ou idéal-réalité, intéressant le sujet dans le champ d'agression érotisé qu'il induit ». Pour comprendre ce moment de bascule et illustrer ce temps de régression topique au stade du miroir, nous pouvons faire appel au schéma L proposé par J. Lacan. Dans le séminaire II, il construit un graphe dans lequel le circuit de la parole inscrit un sujet (s) qui s'adresse à l'autre, son semblable, mais dont sa parole vise, derrière cet autre, un grand Autre (lieu du symbolique) qu'il reconnaît et qu'il place dans cette position absolue de garantir la certitude de ce qu'il engage par cette parole. Dans ce moment d'effondrement du sujet, nous assistons à un éclatement de la dialectique des places (effacement du I A, chute de i'(a)).



En effet tout ce qui lui tient lieu de repères identificatoires choit : lors de la scène du bal, l'image idéalisée de l'autre (Clara Olsoufieвна), lieu de l'amour et de la passion se dérobe; la figure d'un autre aimable i'(a) (A. Fillipovitch), auquel il s'identifie et se reconnaît se dissout; enfin, celui qui pourrait occuper la fonction d'un « des noms du père » Olsoufii Bérendeiev ne répond pas à son appel, ce qui a pour effet de précipiter notre héros dans un état véritablement crépusculaire qui traduit, à ce moment du récit, le paradigme de son anéantissement subjectif. Nous avons le sentiment que ce moment de bascule s'accompagne de l'impossibilité pour Goliadkine de soutenir une position d'énonciation; sa parole progressivement se délite, ses pensées se déstructurent, Goliadkine cherche à faire coïncider son être de sujet avec l'objet de son action; mais en retour, plus il se fait objet de son action, et plus son rapport à la parole se défait, l'inhibe, l'empêchant finalement de s'engager dans l'action.

La métaphore délirante : la création du double halluciné.

Pour échapper à ses ennemis, Goliadkine s'enfuit en courant dans les rues de Saint Pétersbourg. Le narrateur plonge le lecteur dans un véritable paysage d'apocalypse: « *la nuit était affreuse, une nuit de novembre, humide, brumeuse, pluvieuse, neigeuse, grosse de fluxion, de fièvres, de gripes, de congestions de tous genres...le vent hurlait par les rues désertes, soulevant plus haut que les anneaux d'amarrage l'eau noire de la Fontaka et bousculait hargneusement les maigres lanternes du quai...* ». Comme un fantôme, Goliadkine erre seul dans la nuit; dans ce temps de dépersonnalisation et de mélancolie, il se vit étranger à lui-même (perd sa chaussure sans s'en apercevoir), insensible au monde qu'il traverse, ne percevant rien, ne comprenant rien à ce qui lui arrive, « *souhaitant non pas échapper à lui-même, mais même s'annihiler complètement, n'être plus, tomber en poussière* ». A bout de forces, Goliadkine « *s'arrêta, s'appuya au garde-fou du quai, dans la position d'un homme pris à l'improviste d'un saignement de nez, et se mit à contempler fixement pendant un long moment l'eau trouble de la Fontanka ...* ». Cet épisode révèle un temps d'effondrement subjectif; Goliadkine se trouve au bord de l'eau, une eau noire, opaque, sans reflet, il se trouve comme déshabillé de l'image qui le soutient. Cette effraction de l'image ouvre sur un abîme dans lequel Goliadkine dans une sorte de suspens est maintenant sur le point de disparaître, aspiré dans un miroir sans tain et sans fond. Les pensées suicidaires même si elles ne sont pas explicitement formulées affleurent: « *tout était consommé, décidé, achevé, et scellé* ». C'est au moment où le miroir de l'Autre s'efface que Goliadkine a le pressentiment d'une présence indéfinie, comme une ombre sans contour et sans nom qui l'accompagne se révélant à lui sous la forme de voix: « *cette voix lui disait même quelque chose, lui disait quelque chose (répétition de la locution) en mots hâchés à peine compréhensibles, mais quelque chose qui le touchait de très près, qui se rapportait personnellement à lui* ». Ces voix, qui surgissent dans le réel sous la forme d'une hallucination auditive le concernent au plus haut point. Mais en même temps ces voix à peine audibles, constituent un écran de protection contre le déchaînement des pulsions de mort. Elles le réveillent et l'arrachent brusquement de l'anéantissement absolu. Ces voix forment le point de départ d'une re-polarisation délirante de l'image sous la forme de la création d'un double halluciné. La construction de la métaphore délirante sous la forme de l'apparition du double, re-duplication de la figure du même, pointe le clivage entre le moi et le moi idéal sur l'axe imaginaire (a)------(i'(a)). (Nous assistons à l'éclatement de la dialectique du schéma L. La scission du moi provoque l'autonomie du moi idéal qui fonctionne alors comme une instance maléfique, persécutrice). Comme l'a montré Freud dans son étude sur le président Schreber la production d'une néo-réalité (ici sous la forme d'un double halluciné) surgit au moment où la scène du monde s'effondre. L'apparition de cet autre, qui semble lui faire signe: « *peut-être que ce n'est pas pour rien qu'il vient, et qu'il a un but en croisant ma route et en passant à côté de moi...* », constitue une tentative ultime pour restaurer la cohésion de son moi menacé: « *voyons, qu'est-ce qu'il me prend, des hallucinations ou quoi?...mais qu'est-ce que je fais donc ici?... ah là là! mais qu'est-ce donc qui m'arrive...* ». Goliadkine est saisi par des affects de peur et d'angoisse qui « *s'insinuent dans tout son être* ». A plusieurs reprises et afin de reconstruire une frontière entre lui et l'autre, il ferme les yeux... mais en vain... il éprouve alors un sentiment de déjà vu, en relation avec le retour du même. Maintenant la distance avec l'autre diminue. Il est bien là, il le précède, cet autre cherche à entrer en contact avec lui. Goliadkine est convaincu que cet inconnu lui est

familier, il connaît parfaitement cet homme : *« il savait parfaitement comment on l'appelait: ses noms et prénoms, le nom de son père...cependant à aucun prix il aurait voulu le nommer »*. Après un temps de grande perplexité Goliadkine sait: il a la certitude qu'il rencontrera cet homme. Effectivement l'autre maintenant l'accompagne (la traduction du terme double, « dvjonic » en russe est identique au terme allemand « doppelgänger » et signifie littéralement celui qui marche à vos côtés) et prend possession de son « heim »: *« il était assis devant lui, sur son propre lit, le saluant amicalement de la tête...M.Goliadkine avait reconnu son nocturne compagnon. Son nocturne compagnon n'était autre que lui-même...M. Goliadkine lui-même, un autre M. Goliadkine, mais tout-à-fait identique à lui-même...en un mot ce qui s'appelle son double sous tous les rapports... »*.

Atopie, multiplicité et eK-sistence de la figure du double.

Face à l'incroyable des événements de la veille, Goliadkine cherche à nouveau à comprendre ce qu'il lui arrive... Il met en relation l'apparition du double avec un dérèglement de son imagination, mais en fait il ne doute pas: ce sont « les ennemis » qui le font douter et qui cherchent par leur malice à l'induire en erreur. Pour se protéger et les faire renoncer à leur projet diabolique, il imagine alors de rester coi, de ne pas protester. Pour la première fois dans le roman, Goliadkine appréhende la confrontation avec son valet. Il est maintenant persuadé que Pietrouchka sait tout (émergent alors de façon plus précise des phénomènes élémentaires sous forme de devinement de la pensée ...) et qu'il fait partie de la ronde des persécuteurs. Goliadkine éprouve un étrange et indéfinissable pressentiment, il se sent oppressé à l'idée de se rendre à son bureau. Finalement, après de nombreux atermoiements, il se rend au service de son ministère. L'étranger est là assis en face de lui (il n'est plus cette ombre qui le suit ou le précède comme à la fin du chapitre V): *« non, c'était un autre M. Goliadkine, tout à fait autre, mais en même temps semblable au premier - la même taille, la même tournure, la même vêtue, la même calvitie...si on les avait mis l'un auprès de l'autre, personne n'aurait pu distinguer lequel était le vrai Goliakine et lequel le faux, lequel l'ancien, et lequel le nouveau, lequel l'original et lequel la copie... »*. La scène est tout à fait étonnante: ses collègues ne sont pas surpris de la présence de cet autre Goliadkine alors que notre héros, lui, est véritablement épouvanté par cette découverte. Confronté à la présence du double Goliadkine, éprouve une profonde angoisse. Il en vient maintenant à se méfier de lui-même et des mouvements qu'il effectue: *« il s'aperçut que, machinalement sa plume glissait sur le papier, il vérifia ce qu'il venait d'écrire et il n'y comprenait rien »*. De manière très fine, et remarquablement subtile, Dostoïevski mystifie le lecteur, il fait cohabiter deux Goliadkine « juniors », sorte de double dans le double. Il en existe un qui circule dans un univers qui lui est familier, (il côtoie l'ensemble des fonctionnaires sans que cela pose le moindre problème à quiconque), et en même temps il y en a un autre qui hante le psychisme de notre héros et dont on lui fait remarquer qu'il est une création aberrante de son esprit. Le lecteur, à certain moment, peut même se demander s'il existe réellement un Goliadkine junior qui petit à petit, gagnant la confiance des autres fonctionnaires, lui prenant sa place, précipite Goliadkine senior dans la folie. Cet autre Goliadkine représente l'envers de ce que Goliadkine désirerait être: il s'exprime bien il est intelligentAntoine Antonovitch Sietochkine (collègue de Goliadkine qui, semble-t-il, reste encore en dehors du cercle des ennemis), lui révèle lors d'un dialogue (qui est manifestement le résultat d'une nouvelle construction délirante), que Goliadkine junior est venu dans le service avec une recommandation. Les propos allusifs de Goliadkine laissent sous-entendre qu'il existerait une complicité entre Philippovitch et son

Excellence concernant le recrutement de l'autre Goliadkine; progressivement le cercle des ennemis s'agrandit: il ne peut plus faire confiance à Antonovitch Sietochkine; quant à Fillipovitch, avec sa façon de rire, il le nargue et lui barre la route. Seul son Excellence reste en dehors du cercle des persécuteurs. Le narrateur nous dépeint un Goliadkine: *« qui a repris goût à la vie comme s'il était ressuscité des morts »*. Le double l'accoste, cherche à le séduire, le flatte: *« il m'a semblé que, poussé par la compassion, vous me marquiez ce matin quelque sympathie »*. Goliadkine le prie de bien vouloir l'accompagner jusqu'à chez lui. Après un moment de tension entre Goliadkine et son double, nous assistons maintenant à une trêve; un temps de coexistence pacifique s'installe. Goliadkine junior semble maintenant lui prêter attention et lui manifester quelque chose qui pourrait ressembler à de l'amour.

Hainamoration du double ou l'(in)hospitalité dérangeante.

Goliadkine fait de l'étranger son hôte. L'hôte *« semblait extrêmement embarrassé, il avait l'air intimidé, il suivait humblement les mouvements du maître de céans,...il y avait dans ses gestes quelque chose d'apeuré, d'humilié, de terrorisé...il épie tous les regards et prête l'oreille, anxieux de savoir si l'on ne parlait pas de lui, si on ne se moquait pas de lui... »*. Dans un mouvement de projection imaginaire, Goliadkine prête à l'autre (l'étranger/familier) tous les traits de sa propre personnalité. La présence du double dans son heim a une fonction de réassurance; il le tranquillise et le protège contre une possible intrusion de la jouissance de l'Autre représentée par le cercle des ennemis anonymes: *« Goliadkine finit par décider que son hôte devait être un homme extrêmement sympathique »*. Goliadkine entrevoit la possibilité de s'appuyer sur son hôte (il l'appelle maintenant du surnom familial de Yacha) et imagine de construire avec lui une stratégie de ruse pour chasser les persécuteurs. Le narrateur insiste à plusieurs reprises sur les modifications sensibles de l'humeur de Goliadkine. La construction des idées délirantes s'accompagne corollairement d'affects qui oscillent de la joie à une euphorie de plus en plus accentuée proche, à la fin, d'un état maniaque. L'ambivalence des affects réapparaît progressivement. L'amour, la tendresse, la séduction font petit à petit place à une haine sourde qui ne dit pas son nom. Le narrateur rend très bien perceptible cette lente progression vers la folie avec des allers-retours. Goliadkine aspire, malgré les soupçons qui l'habitent, à faire confiance à son hôte. Chaque fois qu'il repère un petit signe venant de l'autre il se met à espérer, mais en vain: *« voyant que l'invité était déjà couché (dans sa chambre) il chuchota: avoue coquin que tu es coupable à mon égard »*. A nouveau Goliadkine manifeste une grande perplexité: *« sa tête pleine de bourdonnements et de carillons était prête à éclater »*. Il est dans l'impossibilité de se rappeler quelque chose d'intéressant, il est dans l'incapacité cognitive et psychique de résoudre une question extrêmement importante...dont manifestement il ne peut se formuler les termes.

Avec la disparition de l'hôte, surgit sur fond d'érotomanie, de façon brusque et manifeste, l'affect de haine: *« il a été jusqu'à écrire des vers la canaille et à me faire une déclaration d'amour... »*. Nous repérons bien ici dans la folie de Goliadkine le mécanisme que décrira Freud à propos du président Schreber, concernant les délires érotomaniaques et de persécutions. Ils sont le résultat, écrivait-il, d'une projection construite à partir des énoncés de base articulés autour d'un fantasme homosexuel en lien avec la question du narcissisme***. Ainsi La proposition *« moi un homme j'aime un homme »* est annulée et transformée en sa négation: *« je ne l'aime pas , je le hais »*, puis sera inversée en un: *« il me hait, il me persécute »*. Goliadkine imagine alors une stratégie avec l'aide de son valet (mis

provisoirement en place de double protecteur) pour éliminer celui qui maintenant dans le récit sera nommé Goliadkine cadet. Ce dernier, pense Goliadkine, doit être utilisé par x pour une « mission spéciale ». Il s'ensuit un dialogue délirant avec Antoine Antonovitch Sietochkine au cours duquel Goliadkine développe une thématique centrée sur la malveillance, la haine, l'insolence et en vient, dans une sorte de glissement métonymique, à questionner l'autre sur la signification obscure du signifiant « masque »: « *les gens sont masqués, il est maintenant difficile sous le masque de reconnaître l'homme... je ne mets un masque que lorsque le besoin s'impose uniquement pour le carnaval et les réunions joyeuses...* ». Le narrateur, parallèlement à la désintégration du moi pointe bien que c'est la désorganisation du langage qui signe l'abolition de la question du sens. Goliadkine reçoit en miroir des petits autres qui l'entourent, son propre message sous une forme non inversée. A nouveau hébété, Goliadkine cherche désespérément à saisir la signification du nouveau problème qui se pose à lui. Survient un épisode où son Excellence demande à Phillipovitch un dossier que Goliadkine junior s'empresse de lui remettre. Maintenant, Goliadkine junior occupe entièrement son heim, lui prend sa place. Nous assistons à un moment de persécution extrême; Goliadkine junior de façon familière se moque de lui, le provoque, le séduit, l'appelle « mon chéri », lui tapote la joue, prend possession de son enveloppe corporelle. Goliadkine senior se sent bafoué, humilié, déconsidéré; ruiné moralement, il s'identifie à un objet de déchet (vieux chiffon), ce qui a immédiatement pour conséquence d'aggraver son délire paranoïaque: « *ils sont tous de mèche.../un soutien l'autre...* », il ne s'agit plus de résister passivement, il convient maintenant de réfléchir à une stratégie d'action offensive; nouveau virage paranoïaque: selon une logique implacable, Goliadkine imagine que si le double le persécute, c'est que ce sont les ennemis qui lui parlent. Goliadkine se sent profondément esseulé, abattu, à la limite de l'anéantissement.

La lettre comme ultime tentative de faire bord contre l'intrusion jouissive du double.

Goliadkine, tout en soliloquant imagine plusieurs scénarii pour se débarrasser du double: « *je me tiens à part comme si ce n'était pas moi...je laisse tout passer: ce n'est pas moi...lui aussi il est à part, peut-être lui aussi il se retirera...* ». Un peu plus loin dans le texte, il se dit prêt à sacrifier un morceau de son corps: « *le pouce* » pour se décoller de son double (devant l'impossibilité de symboliser le manque du fait de la carence du signifiant phallique, Goliadkine ne peut imaginer de se séparer de l'autre que par une action dans le réel sous forme d'une auto-mutilation). Seule l'action, se dit-il pourra arrêter toutes ces pensées qui l'assaillent. La coexistence pacifique est maintenant définitivement rompue. Goliadkine junior est réellement un personnage au tempérament folâtre; c'est une canaille, un enjôleur, un écornifleur. Goliadkine est alors inquiet. A partir de quel indice de réalité « *les autres* » vont-ils pouvoir faire la différence entre lui, l'homme vertueux, passible, sans méchanceté et l'imposteur dont son seul vouloir se réduit à lui prendre sa place. A nouveau, pour se protéger contre ces pensées, Goliadkine s'enfuit dans la rue. Sur son chemin, il heurte un passant et enfin recouvrant ses esprits, décide de rentrer dans un restaurant. Il mange un pâté et au moment de régler la note, il a la très désagréable surprise de constater que la somme qui lui est demandée ne correspond pas au montant payé habituellement. Perplexe, Goliadkine ne comprend pas jusqu'au moment où posant son regard « *sur une porte qu'il avait prise jusqu'à présent pour une glace, se tenait un homme...et c'était lui, M. Goliadkine lui-même...non pas l'ancien M. Goliadkine, non pas le héros de notre récit, mais l'autre M.Goliadkine, le nouveau*

M.Goliadkine ». Pour échapper à l'intrusion du double, il prend alors la décision de lui écrire, la lettre constituant pour lui l'ultime solution pour circonscrire la jouissance de l'Autre qui l'envahit et le persécute...

Dans une première lettre Goliadkine s'adresse à son double et lui demande quelles sont les raisons qui le poussent à entrer avec force dans son existence, à lui voler ses dossiers, à se faire passer pour lui, en lui empruntant son nom etc... il lui demande de répondre par écrit.

Il élabore une stratégie dans laquelle Pietrouchka doit se rendre chez Vakharémiev (chef de section de Goliadkine) qui lui donnera l'adresse de Goliadkine junior et ainsi pourra-t-il, par l'entremise de Pietrouchka lui faire parvenir la lettre. Goliadkine, très agité, sort de chez lui, se rend chez Olsoufii Ivanovich Berendeieiv, puis repart au ministère pour finalement revenir chez lui. Il interroge Pietrouchka pour savoir s'il lui a remis la lettre mais Pietrouchka ne comprend rien à ce que lui dit son maître. Après de nombreuses tergiversations il lui révèle que Goliadkine junior habite rue des six boutiques c'est-à-dire, chez Goliadkine lui-même. Enfin, seul dans sa chambre, il trouve sur son bureau, une lettre de rupture de Vakharemieiev dans laquelle il fait allusion à la dette que Goliadkine a contractée lorsqu'il habitait chez Caroline Ivanovna, dette correspondant à l'achat d'un rasoir de fabrication étrangère. Il lui demande aussi de congédier son valet qui est un voleur; il a dérobé du sucre chez Caroline Ivanovna. Suite à la lecture de cette lettre Goliadkine est à nouveau plongé dans un profond chaos intérieur, le discours se délite, la syntaxe se fragmente, les locutions se dédoublent « *quel est le sens direct de ses mots ? le sens, bon, mettons que je le sais; mais à quoi cela mène-t-il? s'il disait c'est ainsi et ainsi, on exige ceci et cela je m'exécuterai...* ». Pour parer à ce temps d'effondrement subjectif, Goliadkine entreprend d'écrire une nouvelle lettre à Vakharémiev dans laquelle il reconnaît maintenant, mais de façon masquée la dette qu'il a contractée à l'encontre de Caroline Ivanovna (peut-être a-t-il réellement promis le mariage à son ex-logeuse afin de se constituer une réserve d'argent pour appartenir à la bonne société et convoler avec Clara sa fiancée imaginaire?). Les idées de persécution réapparaissent et il termine sa lettre sur le piège qui lui a été tendu par tous ses ennemis acharnés qui souhaitent l'évincer et s'emparer de sa place et qui ne méritent, pense-t-il, que l'asile d'aliénés...

Folie érotomaniaque et guerre fratricide des doubles

Dostoïevski intercale alors dans son roman un rêve, annonciateur de la destinée de son héros.

Goliadkine fait un rêve dans lequel il est l'objet de toutes les attentions et de tous les regards; Les convives présents font son éloge, son triomphe; surgit alors le faux Goliadkine qui les séduit par ses propos, son charme, sa grâce, sa légèreté et finit par démontrer que le vrai Goliadkine n'est en réalité qu'un imposteur, un sosie du vrai Goliadkine. Au cours de cette scène Goliadkine est immobile, terrifié, arrêté dans son action. Finalement Goliadkine réussit à s'enfuir, et en appelle à nouveau à son Excellence, en vain...

Surgissent alors une multitude de petits Goliadkines qui envahissent la capitale. Goliadkine se réveille, tente de relire la lettre de Vakharemieiev mais ne la retrouve pas. Il cherche une explication à tout ce qui lui arrive. Maintenant Goliadkine sait: il est certain que ses ennemis se cachent chez « *la rapiate d'Allemande* » et qu'ils ont envoyé Goliadkine junior pour lui voler son identité... Goliadkine lui écrit et lui demande de cesser de se faire passer pour son frère jumeau sans quoi il se trouvera dans l'obligation de le provoquer en duel. La conviction délirante atteint son point d'acmé. Il sait maintenant que les ennemis ont fomenté un complot

avec l'aide de la « *borgne allemande* ». Ils ont par l'intermédiaire de Fillipovitch nommé Siémonovitch pour lui barrer la route et l'empêcher de se fiancer avec Clara Olsoufieвна. Ainsi s'éclaire la lettre imaginaire de Clara Olsoufieвна qui témoigne des fantaisies érotomaniaques de Goliadkine. Dans cette lettre, Clara se meurt d'amour pour lui, elle lui demande de la sauver de son intrigant, et lui donne rendez-vous chez Olsoufii Ivanovitch Berendieiev). Comme dans son rêve, Goliadkine junior séduit tout son entourage. Il embrasse les amis de Goliadkine, et lorsque Goliadkine essaie de se rapprocher de lui, il lui signifie son dégoût et son dédain en essuyant sa main avec son mouchoir...). Désespéré, il souhaite une entrevue avec son Excellence, « *père bienfaiteur* », mais ne l'obtient pas. Goliadkine senior cherche à se rapprocher de son double mais en vain...celui-ci l'entraîne jusque dans la cour de Berendieiev. Immédiatement, Goliadkine ressent un profond malaise et s'enfuit. Il est envahi par une cohorte de bruits, de glapissements, et de cris. Il rentre dans un café et lit la lettre imaginaire de Clara Olsoufieвна dans laquelle elle lui demande de se rendre chez elle car un bal doit être donné. Elle lui fait part de la volonté de son père qui souhaite la marier à Siemionovitch. Désarmé, désorienté, il sort de l'auberge, fouille dans une de ses poches et en sort un flacon de médicament prescrit par Christian Ivanovitch Rutenspitz qui, malencontreusement lui tombe des mains. Se sentant en danger Goliadkine sort précipitamment et rentre chez lui. Mais très rapidement n'étant plus en sécurité dans son Heim, il repart, soliloquant et divagant dans la rue. Il est envahi par des pensées répétitives qui s'imposent à lui. « *J'irai là-bas...et comment dirais-je en disant comme ça, il y a ceci et cela...l'imposteur est un homme...* ». Dans son délire, sa passion érotomaniaque vire à l'hainamoration. Clara Olsoufieвна est ravalée au rang d'une jeune fille sans morale, sans éducation qui aurait méritée la baguette. Goliadkine en vient à la considérer comme une sorcière maléfique avec laquelle il ne peut se marier. Une nouvelle fois désespéré, se parlant à lui-même, il en appelle à l'autorité supérieure : « *Sauvez mon ambition, mon honneur, mon nom, ma réputation, défendez-moi contre un scélérat...* ». Après de nombreuses hésitations, il se rend chez son Excellence et lui demande une entrevue. Lors de cette rencontre Goliadkine bafouille, tient des propos décousus, émaillés de phrases interrompues : « *En disant ceci et cela je suis venu m'expliquer* ». Confronté au silence de l'Autre, Goliadkine, hébété, est en proie maintenant à une très grande solitude. Soudain il aperçoit dans l'embrasure d'une porte qu'il avait d'abord prise pour une glace, son double. Comme nous avons déjà pu le remarquer, cette référence au miroir est un motif récurrent dans ce roman (l'ouverture du récit, la scène du restaurant...la reduplication des petits Goliadkines lors du dénouement tragique etc...); le miroir constitue un piège narcissique mortel. Il représente ce que J. Lacan nommait le tranchant mortel du stade du miroir où se déploie la logique binaire meurtrière du « ou lui ou moi ». Ce ricochet spéculaire donne l'impression que Goliadkine se déplace dans un univers exclusivement moebien. Les portes et fenêtres qui ont pour fonction de délimiter un dehors et un dedans et de favoriser un encadrement du réel, sont, dans le roman, obturées par des surfaces réfléchissantes qui révèlent bien l'impossibilité du héros à accéder à un Autre troué, à un Autre barré.

Epilogue : Fragmentation Moïque et effondrement subjectif

Goliadkine, caché derrière un tas de bois, attend pendant un long moment que Clara Olsoufieвна lui fasse signe. Finalement il est découvert. La maison est baignée par une lumière vive; son double l'invite à entrer. Tous les invités le reçoivent avec amabilité. Goliadkine se

sent plein d'amour pour tous les participants et même pour son double. Mais très vite il a le pressentiment qu'il se trame quelque chose de néfaste pour lui. Il pense qu'on cherche à le réconcilier avec son double; au moment où il lui tend la main, puis la joue pour l'embrasser, il sent que quelque chose de méchant va surgir sur le visage de Goliadkine cadet : « *une certaine grimace en lui donnant un baiser de judas* ». En effaçant l'écart avec le double, le moi du « héros » se pulvérise, se fragmente en une infinité de petits Goliadkines : « *tous pareils qui se précipitaient bruyamment à toutes les portes...* ». Entre alors l'inconnu qui n'est autre que Christian Ivanovitch Rutenpitz qui traverse la foule silencieuse pour le conduire à sa voiture. Pendant un certain temps il perçoit encore les cris stridents poussés par ses ennemis, qui l'accompagnaient, puis ils disparaissent. Seul le double lui tient compagnie jusqu'à ce qu'il perde connaissance. A son réveil, lorsqu'il entend la sentence de Christian Ivanovitch Rutenpitz : « *on va vous loger aux frais de l'état, avec chauffage...* », Goliadkine pousse un cri et prenant sa tête entre les mains se dit que c'était bien ce qu'il avait prévu depuis longtemps ! ». Le dénouement tragique du scénario est le témoignage, dans le réel, du savoir insu que son rêve lui avait signifié déjà depuis bien longtemps. Comme l'écrivait Otto Rank dans son ouvrage « *Don Juan et son double* » : « *d'ange gardien de l'homme lui assurant l'immortalité, le double est peu à peu devenu la conscience martyrisante et (persécutrice) de ...(Goliadkine)* ».

Hervé Lassalle psychanalyste

Bibliographie :

*Bakhtine ., Mikhaïl, *La Poétique de Dostoïevski*, Point Essais, 1998. Pour Bakhtine, le dialogisme est l'interaction qui se constitue entre le discours de l'énonciateur et les discours d'autres personnages ou entre deux discours internes d'un personnage.

**Ajurriaguerra,j et Hécaen, H « *méconnaissances et hallucinations corporelles, intégration,désintégration de la somatognosie* », Paris, masson, 1952, p.336. « L'hallucination héautoscopique se caractérise en général par l'apparition soudaine devant les yeux étonnés du sujet d'un véritable double de lui-même, comme si une glace était mise brusquement devant lui... »

Il existe aussi un phénomène d'hétéauscopie négative qui consiste en la disparition de l'image du corps dans le miroir. Ce phénomène a été remarquablement bien décrit dans la nouvelle de G. De Maupassant « *le Horla* » dans la quelle le narrateur saisi d'effroi ne se voit plus dans la glace « *on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans la glace !...Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans et j'étais en face, moi ! Je voyais le grand verre limpide de haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés, et je n'osais plus faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échapperait encore, lui dont le corps imperceptible avait dévoré mon reflet* »(Maupassant., Guy, *le Horla*, Albin Michel, Paris, 1992, pp. 46-47

*** Pour J.Lacan, dans son étude sur le président Schreber la causalité du phénomène psychotique est le résultat d'un mécanisme de rejet (forclusion) et non d'un refoulement. Ce qui est forclos n'est pas l'homosexualité mais la fonction paternelle dans le langage sous la forme du signifiant du Nom-du-Père. Pour J. Lacan le « *pousse à la femme* » exclut le psychotique du registre oedipien.

Dostoïevski., *Fédor, Le Double*, folio classique, 2003.

Freud., Sigmund, résultats, idées, problèmes, volume II, ed PUF, 1984

Freud., Sigmund, *l'inquiétante étrangeté et autres essais*, folio essais, 1988

Freud .,Sigmund, *le président Shreber, les cinq psychanalyses*, ed PUF, 1999.

Lacan., Jacques, *le séminaire, livre II, le moi dans la théorie de freud et la technique psychanalytique*, Paris, le Seuil, 1978.

Lacan., Jacques , *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, Ecrits, le Seuil, Paris, 1966.

Lacan., J, « *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je* », Ecrits, Paris, Le seuil, 1966

Lacan., J, « *L'agressivité en psychanalyse* »Ecrits, Paris, Le seuil, 1966

Rank., Otto, *Don Juan et le Double*, Petite Bibliothèque Payot, 1990.